



**HAL**  
open science

## Ce jour où j'ai perdu ma candeur : les filles aux M16

Christophe Baticle

► **To cite this version:**

Christophe Baticle. Ce jour où j'ai perdu ma candeur : les filles aux M16: Expériences dans les camps de réfugiés palestiniens. Collectif La Forge. Camps palestiniens (en Cisjordanie) : un bord de monde, La Forge ; Helvétius, 2021, 979-10-93736-30-3. hal-04291479

**HAL Id: hal-04291479**

**<https://u-picardie.hal.science/hal-04291479>**

Submitted on 22 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Ce jour où j'ai perdu ma candeur Les filles aux M16

// Christophe Baticle

Objectivité, distanciation, neutralité axiologique : autrement dit scientifique ; j'étais parti pour la Palestine avec ces principes chevillés au corps, produits d'un long apprentissage universitaire. Les réunions préparatoires au terrain renforcèrent cette volonté de neutralité. En me voyant reprocher l'expression « conflit israélo-palestinien », je confirmai ma distance d'avec toute prise de parti, mes collègues forgerons s'étonnant que je ne voie pas l'inadéquation du terme conflit, tant ils percevaient des territoires occupés un colonialisme pur et simple. De cette obstination pour l'objectivation, j'ai néanmoins « gagné » un surnom dont je me suis affublé moi-même : Candide. On entend généralement par ce mot le fait de « manifester une grande ingénuité, pouvant aller jusqu'à la crédulité ». Les synonymes ne sont guère plus flatteurs pour le porteur de cette attitude que l'on qualifiera notamment de naïve ou de niaise. Qu'importe, ce pseudonyme à l'écrit me permettrait aussi de passer plus facilement les contrôles israéliens. Je me rassurais encore du sens que Voltaire avait donné à ce terme : de bonne foi, même si dans l'erreur. Aussi, il faut reconnaître que voyager en Palestine aura provoqué un sérieux questionnement quant à cette distance critique nécessaire. Voir une réalité ne peut se confondre avec la comprendre, Stendhal (*La chartreuse de Parme*, 1839) en donnant un bon exemple au travers du syndrome de Fabrice à Waterloo : combattant placé au cœur de la mêlée et pourtant aveugle à son dénouement.

N'empêche... le trouble s'est rapidement immiscé dans la carapace sociologique. Il y eut tout d'abord le pointillisme de départ, en France, lorsqu'aux vérifications habituelles s'ajoutaient des étapes propres à notre destination : Tel-Aviv. Notre collègue au patronyme arabe ensuite, sur le passeport duquel une étiquette rouge tranchait avec la nôtre, verte. Pourquoi ses bagages à main avaient-ils fait l'objet d'une fouille de fonds en comble, contrairement à nous ? Pourquoi encore un tel questionnaire contradictoire à notre arrivée sur le sol israélien ? Et que dire des heures à attendre dans le hall de l'aéroport nos deux jeunes compagnons de couleur (noire), retenus pour un complément d'interrogatoire ? Certes, il convenait de ne pas s'abandonner à un biais paranoïaque, le pays connaissant un risque élevé d'attentats. Ce n'était pourtant là que le commencement d'une longue suite d'indices quant au racialisme dont il faudrait bien finir par reconnaître la prégnance.

Il fallut en effet s'y résoudre en montant dans un bus qui réalisait la liaison entre Jérusalem-Est et la partie Ouest. Arrivé au checkpoint le chauffeur parut anticiper sur le geste du cerbère qui lui indiquait un parking. Là, installés aux premières rangées, nous subissions le contrôle d'identité sous le regard menaçant de deux soldates armées de puissants M16. Un regard furtif à l'arrière du bus me laissa interloqué : les passagers avaient disparu pour la plupart. Il ne restait que quelques personnes, de type « caucasien » comme on dit. Où étaient passés les Palestiniens ? À la droite du bus, j'aperçus un couloir en plein air... et grillagé de toutes parts. Sous cette tente de fil de fer je retrouvai les autres passagers. Une file attendait, derrière une barrière, de pouvoir montrer aux militaires redescendus leur permis de circuler. Sans regarder les femmes en kaki, un à un, chacun afficha haut son précieux document et ils regagnèrent le bus. Je venais de ressentir douloureusement le privilège accordé à mon passeport, à la couleur de ma peau.

